

Zeitschrift: Le pays du dimanche

Herausgeber: Le pays du dimanche

Band: [8] (1905)

Heft: 52

Artikel: Le réveillon de l'étudiant

Autor: Audouin, Maxime

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255661>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *

PARAISANT

A PORRENTRUY



N° 52

Supplément du Dimanche 31 décembre

1905

LE RÉVEILLON DE L'ÉTUDIANT

I

Frileusement emmitouflées dans leurs fourrures, à peine suffisantes pour les préserver des âpres morsures de la bise, les dames Duval se hâtaient vers la tiédeur du logis tout proche, lorsque Suzanne se serra soudain contre sa mère, et, avec un accent de pitié profonde :

— Oh! maman! lui chuchota-t-elle à l'oreille, as-tu remarqué?

— Quoi donc, mon enfant?

— Là... à quelques mètres devant nous... ce jeune homme en noir, sans pardessus?...

— Eh bien ?

— Eh bien! je viens de le voir ramasser un morceau de pain sur le trottoir... et le porter à ses lèvres... et le dévorer gloutonnement!... Mère chérie, est-il possible que la faim réduise une créature humaine à de pareilles extrémités... surtout un jour comme celui-ci?... Quel contraste cruel!...

On était, en effet, au 24 décembre.

A cette veille de Noël, selon la coutume, les vitrines merveilleusement décorées et illuminées des magasins de comestibles provoquaient, presque à chaque pas, la convoitise des promeneurs par leurs étalages de succulentes friandises : foies gras, pâtés en croûte, jambons à la gelée, volailles, gibier, bourriches d'huîtres, fruits rares en caissettes d'origine, pâtisseries et confiseries variées, bouteilles et flacons précieux; en un mot, tout ce que l'ingéniosité experte des artisans de bouche peut réunir de plus raffiné pour raviver la sensualité du

riche — et aussi, hélas! pour exaspérer la détresse avide des misérables!...

Les deux femmes, maintenant, ne perdaient pas des yeux l'inconnu, navrées, dans la bonté de leur cœur, de leur impuissance à le secourir.

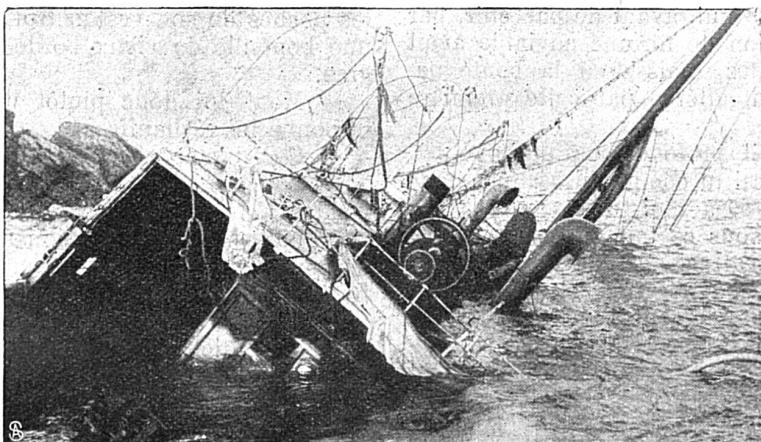
Car tout en lui attestait autant au moins la fierté que le dénuement: son triste chapeau à la soie rougie, mais soigneusement brossée; sa redingote élimée, si mince, mais si propre, sans une tache et sans un accroc, et ses souliers lamentablement rapiécés, mais bien cirés, et enfin, et surtout, le redressement orgueilleux du torse, que ni le froid, ni la faim ne réussissaient à humecter!

Il appartenait évidemment à cette catégorie de pauvres honnêtes qui gardent, grâce à la décence de l'attitude, leur dignité inviolée.

Comment, alors, se hasarder à lui proposer un soulagement, une aumône qu'il ne réclamait point, qu'il repousserait sans doute, avec irritation, froissé dans sa pudeur ombrageuse.

Cependant, il allait d'un pas rapide, daignant à peine accorder à leurs tentations ironiques un regard de côté. Dans un de ces moments où, la durée d'une seconde, il se retournerait à demi sous l'éclairage aveuglant d'une devanture de confiseur, les dames Duval purent distinguer son visage, ou plutôt son profil, d'un dessin net et agréable. Suzanne étouffa un cri de surprise.

— Mais, maman, c'est un des locataires de papa!...
— Tu crois?



L'épave du « Hilda » près de St-Malo.
L'arrière, fendu en deux, et le mât où étaient les survivants.

(Texte page 412.)

— J'en suis sûre... et tu vas pouvoir te convaincre que je ne me trompe pas, car nous voici arrivées!

Effectivement, ces dames virent l'inconnu se diriger vers leur maison, dont elles occupaient le premier étage; il s'engagea sans hésiter sous le porche, et, lorsqu'elles y pénétrèrent à leur tour, il avait disparu.

— Je veux me renseigner sur le compte de ce jeune homme dès ce soir! murmura Mme Duval, tout de bon intéressée par cette confidence.

En passant, elle invita le concierge à monter lui parler.

II

Dans la salle à manger bien close, où flambait gaîment un grand feu de bûches, sous la vive clarté de la lampe et des bougies, le couvert du „réveillon” offrait vraiment un aspect réjouissant, avec sa lourde nappe ouvragée, aux cassures symétriques, semée de fleurs, chargée de porcelaines, de cristaux, d'argenterie, d'une profusion de superfluités exquises et coûteuses.

Pourtant, Suzanne et sa mère considéraient ce bel arrangement d'un air mécontent, éprouvant au fond d'elles-mêmes comme un remords.

Et lorsque le chef de famille se leva pour donner le signal de l'agape traditionnelle, Mme Duval le retint par la manche de son veston et le força à se rasseoir.

— Henri, j'aurais un mot à te dire.

— Deux si tu veux, ma chérie, mais, fais vite, car j'ai hâte d'entamer la conversation avec certain pâte de perdreau que j'aperçois là-bas!

— Oh! ce ne sera pas long!... Voici... Tu as un locataire du nom de Villier?...

— Georges Villier, parfaitement... Etudiant en médecine... Après?

— Tu ne saurais imaginer à quel degré de dénuement est tombé ce malheureux garçon! C'est pitié! Croirais-tu que, pas plus tard que ce soir, Suzanne l'a vu ramasser dans la rue un morceau de pain foulé aux pieds des promeneurs et n'en faire qu'une bouche!....

— Vraiment? demanda M. Duval stupéfié.

C'était un brave homme qui, avant de parvenir, par son travail, à une situation de fortune enviable avait connu des débuts difficiles, mais dont la bonté naturelle n'avait été nullement altérée par cette première étape au pays de misère.

— Vraiment? répéta-t-il profondément apitoyé.

— Oui, mon ami... Aussi tu comprendras qu'il nous soit pénible, à Suzanne et à moi, de toucher à ces friandises, sachant que, sous ce toit qui est le nôtre, ce pauvre garçon souffre atrocement de la faim... Du reste, ce qu'une brève enquête m'a révélé sur M. Georges Villier justifie amplement l'intérêt qu'avant de le connaître m'inspirait, à elle seule, sa triste situation.

— Parle, chérie.

— Ton locataire n'est guère communicatif, mais on n'habite pas longtemps une maison sans laisser prise à la curiosité toujours en éveil de son entourage. Georges Villier a été élevé par sa mère, veuve d'un officier et titulaire d'un petit bureau de tabac en Eure-et-Loir. Avec le produit de ce débit, peut-être en y joignant les bribes de sa dot réglementaire, sans doute aussi, — du moins je le suppose, — grâce à une bourse qu'elle dut obtenir pour lui au collège de Dreux où il a fait ses études, elle réussit à mener à bien l'éducation de son fils. Plus tard, elle continua de se saigner aux quatre membres lorsque le jeune homme eut commencé sa médecine. D'ailleurs, le courage du fils se montra à la hauteur du dévouement de la

mère. Depuis plus de trois ans que nous le possédons ici, il s'est nourri uniquement, — je tiens ces détails du concierge, — des menues provisions que la débitante de tabac lui faisait parvenir régulièrement chaque quinzaine, grâce à des privations que tu devines! Pendant quatre ans, il n'a vécu que de pain et d'eau, d'un peu de fromage, de beurre, de charcuterie de ménage. Avec cela, toujours correct, soigné, entretenant sa maigre garde-robe de façon à ne point inspirer la pitié. Jamais un terme en retard...

— Cela, je puis l'attester!...

— Enfin, tant de sacrifices de part et d'autre allaient recevoir leur récompense, on touchait au but, l'étudiant passait, cette année même, ses examens de doctorat, — lorsque, un matin, il y a de cela six semaines, le concierge lui remit une dépêche du maire de son village lui annonçant un affreux malheur. Dans la nuit, un incendie avait détruit entièrement la maison de la veuve, dont on n'avait retrouvé dans les décombres que les restes carbonisés! Il partit, mais ce fut pour revenir, le lendemain, s'enfermer ici, dans sa mansarde, désormais son seul asile. Le feu lui avait tout pris, sa mère, sa mère admirable, et ses dernières ressources, car leur mobilier n'était pas assuré! Il ne possédait plus rien!... Et depuis... depuis... en ces six semaines... comment, de quoi a-t-il vécu?... Je n'ose arrêter ma pensée sur ce qu'a pu être cette lente agonie d'un homme fier, abandonné de tous, qui, stoïquement, se laisse mourir plutôt que d'avouer sa misère et d'appeler au secours!... Voilà, mon ami, pourquoi, ta fille et moi, à la vue de ces friandises, nous nous sentons attristées, quand là-haut... là-haut!...

Mme Duval ne put achever; sa voix était étranglée; les sanglots l'étouffaient.

M. Duval se leva, bouleversé.

Lui aussi avait peine à retenir ses larmes.

— Oh! le pauvre garçon! le pauvre garçon!... Est-ce possible?... Et moi qui ne me doutais de rien! Bien sûr qu'on ne vas pas le laisser mourir de faim, et dès ce soir... Vite, Suzanne, un bougeoir, et toi, chérie, passe-moi du pain, du vin, un pâté... Quoi encore?... Voyons...

Fiévreusement, tout en parlant, il entassait dans les poches de son veston trois ou quatre petits pains, une bouteille de vieux bordeaux, une terrine de foie gras.

— Monte-lui donc plutôt un bol de bouillon que la bonne lui réchauffera!

— Ceci n'empêche pas cela!

— Soit; mais, mon ami, recommande-lui bien d'être prudent!... Il ne s'agit pas de risquer de le faire mourir d'indigestion!... Et toi-même, Henri, use avec lui de beaucoup de ménagements; prends garde de le froisser!...

— N'aie crainte!... Ah! diable! j'allais oublier un objet essentiel: une couverture!... Voyons, y sommes-nous?

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées, que le brave homme frappait à coups redoublés à la porte de son locataire et, ne recevant pas de réponse, se décidait à entrer.

— Brrou!... frissonna-t-il en franchissant le seuil.

III

Une soupente nue, éclairée d'en haut par un châssis: un lit de fer, une chaise de paille, un petit coffre et une table de bois blanc surmontée de rayons chargés de livres; aux mur un porte-manteaux dégarni; au-dessus du lit, deux photographies.

C'était tout.

Par exemple, cela ne ressemblait nullement à un taudis. Le souci de propreté matérielle et morale de

celui qui habitait le réduit misérable s'y manifestait dans la netteté du carrelage soigneusement lavé, dans l'absence de la moindre maculature sur le papier à quatre sous le rouleau qui couvrait les murs, dans le rangement, l'entretien méticuleux de chaque objet, enfin, et plus encore peut-être, dans l'ensemble de ces mille détails où un observateur avisé doit déchiffrer un caractère mieux et avec autrement de sûreté qu'à travers le mensonge des attitudes et des paroles. Car les choses ont une âme comme une physionomie acquise, reflet des goûts, des aspirations, des sentiments cachés de l'être qui les marqua à son empreinte en les façonnant à son image, en les disposer autour de lui pour faire le cadre de sa vie.

Cette cellule indigente abritait, sans conteste, un homme honnête, ordonné, laborieux.

Mais, Dieu ! qu'elle était glaciale à cette heure de nuit, par cette température de plusieurs degrés au-dessous de zéro !

Etendu sur une paillasse, réfugié, tassé sous l'amoncellement de ses vêtements qui lui tenaient lieu de couverture, — celles-ci ayant dû prendre, ainsi que le matelas, le chemin du Mont-de-Piété, — le pauvre étudiant agonisait de froid et de faim.

Il avait fini par perdre complètement le sentiment de ce qui l'entourait, et dans le vide de son cerveau tourbillonnaient d'affolantes hallucinations.

Une communauté de femmes occupait l'immeuble voisin. Franchissant le mur mitoyen de la cour, le son des orgues arrivait jusqu'à lui, mêlé à des chœurs, en bouffées lointaines, assourdis. Mais, par une sorte d'interversion bizarre due au délire de la fièvre, ces chants d'allégresse, rythmés aux battements du sang qui lui martelait les tempes, se traduisaient à ses oreilles en cantiques de mort.

Depuis combien de temps poursuivait-il son horrible cauchemar.

Pan ! pan ! pan !... Voici qu'une cloche se met en branle !... Ding !... ding !... Une cloche qui laisse tomber lentement les tintements lugubres d'un glas, — le sien !...

Pan ! pan !... pan !... Et voici que leurs lourdes mains s'abattent sur lui !...

— Arrière ! arrière, voix de la mort !... Ayez pitié de ma jeunesse !... Allez-vous en !... Laissez-moi !... Je ne veux pas mourir !...

L'étudiant s'est dressé sur son séant, les bras écartés en avant pour repousser la vision funèbre.

Mais ce qui apparaît à ses yeux démesurément ouverts, ce ne sont point les hommes noirs du cimetière, — c'est un personnage d'aspect singulièrement rassurant, avec son veston de flanelle, sa calotte de velours brodé, sa bonne figure ouverte où se peint une pitié attendrie.

D'une main, ce personnage tient une bougie allumée, de l'autre un bol fumant ; il porte, pliée en quatre sur son épaule, une moelleuse couverture de laine ; des poches rebondies de son veston s'échappent le col d'une bouteille poudreuse, des petits pains à la croûte dorée, des choses enveloppées de papier blanc d'où se dégage une odeur appétissante.

— Tenez, mon enfant, buvez ceci !...

Sans chercher à comprendre, obéissant à l'impérieux besoin qui lui torture les entrailles, l'étudiant tend ses mains tremblantes de convoitise vers le breuvage sauveur ; il boit ces gorgées de chaleur liquide, qui lui semblent des gorgées de la vie...

— Ah ! ah ! mon gaillard, nous allons déjà mieux, hein ? Un doigt de vieux bordeaux maintenant !... Je vous laisse sur cette table quelques provisions, mais il ne faut en user, dans votre état de faiblesse, qu'avec beaucoup de modération... A présent, permettez-



Jeune fille et chatte.

Chaplin, l'auteur de ce si joli tableau qui donne une bonne idée du genre dans lequel ce peintre excellait, est né aux Andelys en 1825 et mort en 1891. Il adopta d'abord le genre académique, s'occupa ensuite beaucoup à faire de paysanneries, puis devint le peintre des élégances parisiennes et féminines. L'impératrice Eugénie était enchantée de ces sujets toujours gracieux et enlevés de main de maître. Sur plusieurs de ses tableaux il y a toujours quelque petit chat ou quelque chien qui donne à son genre particulier un certain air de coquetterie qui n'est pas aisé à contrefaire. Il fut très à la mode de son vivant et, aujourd'hui, ses œuvres sont très recherchées.

moi d'arranger un peu votre oreiller... Là, là !... Et vous envelopper dans cette couverture !... Chut ! pas d'explications ce soir !... Pour le moment il s'agit de dormir !... Vous m'entendez ?... Chassez toute préoccupation en ce qui concerne l'avenir... Vous descendrez causer avec moi demain matin... Allons, mon ami, bonne nuit !....

Là-dessus, la bienfaisante apparition reprit son boudoir et disparut.

Alors, docile à son injonction, l'estomac apaisé, envahi, sous la tiédeur de la couverture, par l'engourdissement d'un bien-être délicieux, l'étudiant laissa sa pensée s'anéantir.

Il ferma les yeux et s'endormit...

IV

A un an de là, jour pour jour, chez les Duval.

Le décor n'a point changé. La salle à manger offre le même aspect accueillant que jadis. Seulement, à la table, non moins confortablement servie, une quatrième place, vis-à-vis de Suzanne, est occupée par un invité : le docteur Georges Villier, devenu un intime de la maison.

Ajoutons qu'aucun nuage n'assombrit les visages des convives, et que, à la différence de son anniversaire, ce „réveillon“ est fort animé.

On touche à la fin du souper : un bouchon saute, la topaze dorée du vin de Champagne scintille dans les coupes de cristal couronnées de mousse fine, et l'amphitryon ayant toasté cordialement à son hôte, celui-ci se lève à son tour.

Ses traits énergiques portent l'empreinte d'une émotion intense, et cette émotion, contenue à grand'peine, vibre d'autant plus impressionnante sous la sobriété voulue de l'expression.

Georges Villier rappelle les bontés touchantes dont il a été l'objet de la part de ceux qui l'entourent, — comment, arraché par eux à la mort, il a pu, grâce à leur concours aussi discret que généreux, reprendre victorieusement la lutte,achever ses études, devenir docteur en médecine, conquérir dans la société une place honorable — enfin, bienfait peut-être plus précieux que tous les autres, pour lui qui avait tant souffert de son isolement dans la vie, retrouver à leur foyer hospitalier l'illusion de la famille, l'atténuation d'un deuil cruel. Il se rend compte que jamais il ne pourra s'acquitter envers eux. Qu'ils acceptent, du moins, avec la même simplicité qu'il met à la leur présenter, l'expression de sa profonde gratitude, en particulier Mlle Suzanne, elle qui, à un an de date, en révélant sa détresse à ses parents, fut vraiment son ange sauveur.

Les deux jeunes gens échangent un regard dont le trouble traduit éloquemment les mouvements secrets de leurs coeurs.

M. Duval sourit.

Et, après avoir adressé à sa femme un signe d'entente :

— Vous ne nous avez pas tout dit, mon cher Georges, prononce-t-il; laissez-moi vous servir d'interprète et compléter votre pensée... Vous aimez ma fille, et — pourquoi ne point nous expliquer en toute franchise entre braves gens? — je dois ajouter que votre mère ne l'a pas laissée insensible: elle vous aime aussi!... Je comprends et j'apprécie le sentiment de

délicatesse qui vous ferme la bouche, mais je n'ai pas les mêmes raisons de me taire, et puisque vous n'osez aller à la montagne, c'est donc à la montagne d'aller à vous!... Votre main, mon gendre!... Et, là-dessus, trinquons à vos noces prochaines!...

Les coupes s'entrechoquèrent, tandis que, semblant s'associer d'avance aux joies du futur hyménée, les cloches égrenaient vers les étoiles, dans la nuit limpide, les notes argentines des carillons de Noël...

Maxime AUDOUIN.

Naufrage du « Hilda ».

Le « Hilda » appartenait à la Compagnie anglaise South-Western; il avait 61 m. 75 de long sur 8 m. 87 de large. Il était commandé par le capitaine Gregory depuis trente-six ans au service de la compagnie. Le « Hilda » faisait le service de Southampton à St-Malo.

Il quitta le port anglais le 17 novembre, transportant quelques voyageurs de Londres et des marchands d'oignons qui rentraient en France.

Le temps était brumeux. Après avoir jeté l'ancre dans le Solent, le « Hilda » put repartir, mais, à trois milles de St-Malo dans une tourmente épouvantable, ayant perdu son chemin et n'apercevant pas les feux du phare du Jardin, vint donner sur un écueil; le choc fut si violent que la chaudière fit explosion, coupant en deux le navire qui coula très rapidement. Les passagers couchés dans leurs cabines n'eurent pas le temps de se sauver. Seuls, cinq marchands d'oignons et le chauffeur purent grimper assez haut sur le mât pour échapper à la submersion. Il se cramponnèrent au mât pendant quatorze heures de nuit, fouettés par la tempête de neige, transis de froid et d'angoisse... Au matin, l'« Ada », un autre navire de la compagnie, passant dans ces parages, aperçut le mât du « Hilda » et recueillit les six survivants.

On compte une centaine de naufragés.

Hakon VII.

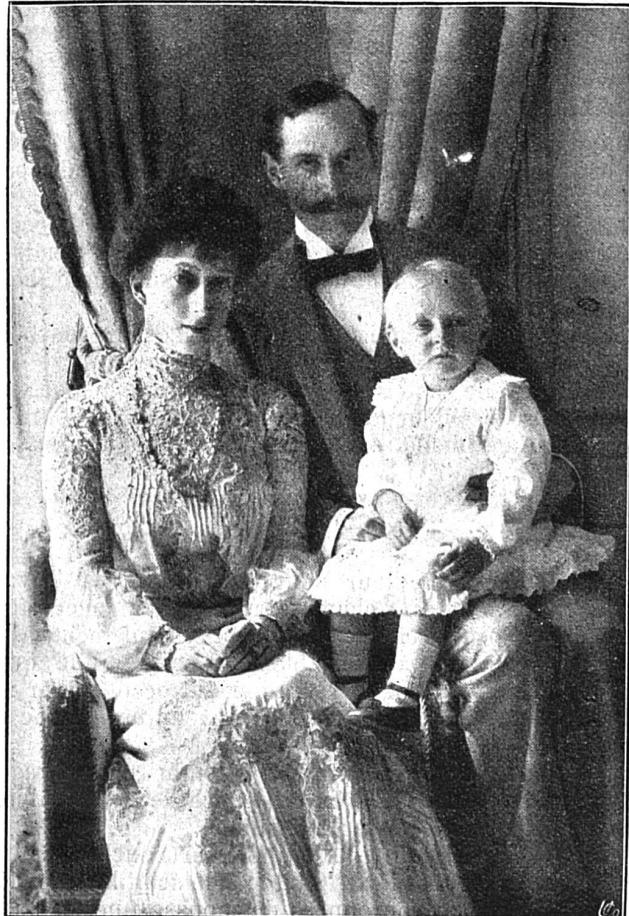
Un roi de plus dans le monde. Celui-ci ne s'en portera ni pis, ni mieux. Avec la calme ténacité des gens sensés, les Scandinaves ont brisé l'union suédo-norvégienne, et, sans effusion de sang, mais non sans peine, la Norvège a donné congé, le 7 juin dernier, au souverain commun, Oscar II, et conservant la monarchie, s'est choisie un nouveau roi en la personne du petit-fils du vieux roi Christian de Danemark, le prince Charles, appelé le 18 novembre, à 5 h. ½ du soir, par l'unanimité des 116 membres du Storting de Christiania. Le nouvel élu prend le nom assurément original de Hakon VII — prononcez, selon les règles de la langue norvégienne: *Hokonne* — et relie ainsi au présent l'antique races de Harald Harfagré qui régna sur la Norvège de l'an 863 à l'an 1319.

Aujourd'hui, les Norvégiens sont satisfaits; ils ont obtenu ce qui fut le rêve longtemps caressé : vivre d'une vie à soi indépendante. Et le vieux Christian de Danemark voit un de ses descendants, une fois de plus monter sur un trône: songez que son fils est roi de Grèce, sa fille reine d'Angleterre, une autre impératrice, aujourd'hui douairière de Russie! Bref, il n'a pas volé cette appellation de « Roi des beaux-pères et beau-père des rois!»

Sitôt après le vote du Storting, une députation partit pour aller présenter les premiers hommages au nouveau roi. Pendant trois jours, à Copenhague, l'étendard norvégien flotta sur l'hôtel Phénix, où étaient descendus M. Michelsen, premier ministre, et ses compagnons.

Le jeudi 23 novembre, le prince Charles s'embarqua sur le cuirassé danois *Danebrog*, avec la reine Maud, fille d'Édouard VII, et leur fils, le prince Olaf, héritier de la couronne. Il partait simple capitaine de la flotte danoise pour devenir amiral dans son royaume. A trois quarts de mille de la côte norvégienne, il passa sur un de ses vaisseaux escorté par les navires de son grand-père, puis, le samedi 25 octobre, il fit son entrée dans sa capitale; le jour était sombre, embrouillé, et un journaliste a dit très judicieusement que ce roi et cette reine sortaient de la mer et de la brume comme les souverains de la légende.

Ainsi se trouve terminée dans la joie générale cette phase désormais historique de la vie d'un peuple.



Le roi Hakon VII, la reine Maud et le kronprinz Olaf.